

NÉCESSITÉ FERTILE

ou le pêcheur sans arbres

Philippe COUTY

Économiste O.R.S.T.O.M., 24, rue Bayard, 75008 Paris

Alors que d'autres décrivent les fonctions de l'arbre en Afrique, les mille et une façons dont sont utilisés le bois, l'écorce, la sève et les fruits, n'y a-t-il pas lieu de montrer comment les Africains savent pallier le manque de bois, dans les cas où justement ce matériau paraît indispensable ?

Le thème proposé pour ce cahier m'a fait souvenir d'un paysage très particulier, celui du lac Tchad. Je me suis rappelé la vacuité, l'immensité qui m'avaient tant frappé, il y a une quinzaine d'années, lorsque je naviguais dans cette région pour les besoins d'une enquête sur la pêche. L'interminable horizontalité n'était rompue que par de lointaines colonnes de fumée, surgies d'un littoral linéaire, dépourvu de tout repère. Pas d'arbres, mais des îles de papyrus, spongieuses, flottantes, mobiles. Pas d'arbres, pas de bois, comme le notait dès 1826 le major Dixon DENHAM dans le récit de sa descente du Chari vers le lac : « We passed many small islands all of which, near the mouth, were destitute of trees, but covered with reeds (among which was the papyrus), bamboos, and very tall grasses ; the quantity of water-fowl was immense, etc., etc. » (1).

Pas de bois. Pourtant, des navigateurs. De tout temps, les Boudouma ont sillonné le lac, pour la guerre et la piraterie autrefois, pour la pêche et la contrebande avec le Nigeria de nos jours.

A partir de telles données, il est séduisant de construire, sans trop forcer la réalité, un schéma qui pourrait se formuler ainsi : le manque de bois contraint en quelque sorte les navigateurs et les pêcheurs boudouma à faire preuve d'imagination,

à tirer parti du mieux qu'ils peuvent des ressources disponibles. Cela donne deux résultats au moins, la *kadeï*, et un procédé original de conservation du poisson.

Chef-d'œuvre d'élégance nautique, la *kadeï* est une pirogue ou un radeau fait de tiges de papyrus assemblées et carénées de manière à figurer une proue relevée en poulaine et une poupe à recouvrement. Il y a, nous précise LE ROUVREUR (2), des *kadeï* de pêche et des *kadeï* de transport. Les premières font cinq mètres de long sur cinquante centimètres de large à l'intérieur environ ; les secondes, qui servaient autrefois au transport du natron en Nigeria, ont des dimensions au moins doubles. Stable, mais peu durable, la *kadeï* remonte à la plus haute antiquité. Son ancêtre, c'est apparemment la barque de Râ, égyptienne et divine, celle-là même qu'a respectueusement reproduite le prodigieux écrivain-modéliste que fut LA VARENDE : « ...nacelle ancienne, où les cordes tenaient serrés les jones primitifs, comme encore au Tchad... » (3).

Sauf quand les fonds dépassent environ cinq mètres, ce qui doit être devenu rare depuis la baisse des eaux qui a commencé vers 1972 (4), le Boudouma pousse la *kadeï* à la perche. Ici, plus moyen de se passer de bois. Du coup, l'engin de propulsion devient plus précieux que l'embarcation, et l'attachement que le navigateur éprouve pour sa perche nous permet de lire en clair le prix qu'il attribue au matériau dont il manque, et dont il ne peut se passer que jusqu'à un certain point. Dans mes notes d'enquête, je retrouve d'attristantes histoires de pêcheurs partis pour effec-

(1) HOWARD, p. 218.

(2) LE ROUVREUR, p. 230.

(3) LA VARENDE, p. 11.

(4) DURAND, p. 4.

... Chef-d'œuvre d'élégance nautique, la kadei est une pirogue...



Photo 1. — Kadei près de Wulgo, lac Tchad, mars 1964.

... le Boudouma pousse la kadei à la perche...



Photo 2. — Jeunes pêcheurs Boudouma, lac Tchad, février 1964.

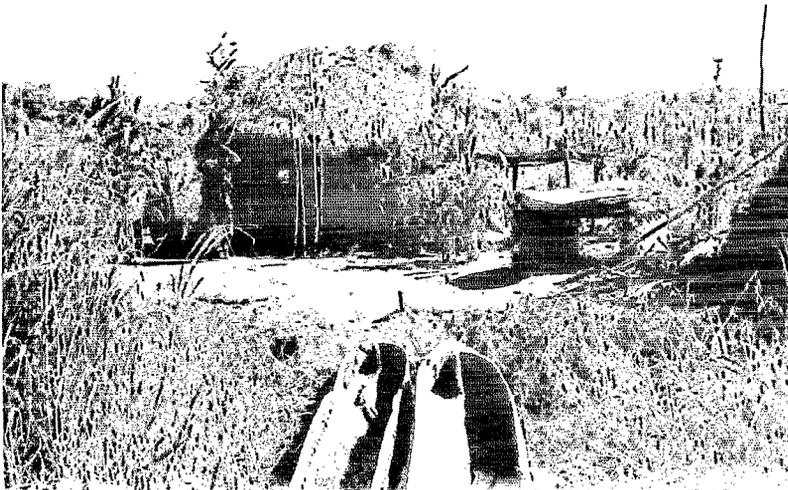


Photo 3. — Pirogues dans le delta du Chari, février 1964.

... Aujourd'hui, la technique des pirogues cousues semble tomber en désuétude, mais...

tuer une campagne de pêche, à qui l'on a volé leur *tombo* (1), et qui se retrouvent aussi définitivement démunis que s'ils avaient perdu filets, *kadeï* et réserve de *gari* nigerian (2).

Deuxième invention : l'utilisation du papyrus en guise de combustible. Le poisson pêché dans les eaux du lac et destiné au marché nigerian doit être fumé, et non pas séché au soleil. Ainsi l'exige le goût du consommateur. Comment fumer sans bois ? Le papyrus fournit à nouveau la solution. À vrai dire, les morceaux de *banda* préparés par les pêcheurs du lac ne sont pas véritablement fumés. Ils sont plutôt grillés, calcinés sur un lit de papyrus ardents. La technique est mise en œuvre sur les îles flottantes, de sorte qu'on voit les pêcheurs brûler littéralement le sol qui les porte. Vers 1965, ce *banda* s'écoulait jusque dans les villes de la côte atlantique. J'en ai vu sur le marché de Lagos.

Un mot encore sur les Boudouma. S'il n'y a pas de bois dans les îles du lac pour faire des pirogues, on y trouve cependant l'*ambadj* (*Herminiera elaphroxyton*), remarquable pour sa légèreté. L'usage très répandu de flotteurs d'*ambadj* ne manque pas d'étonner l'observateur. Je n'en ai pas cru mes yeux lorsque j'ai vu arriver au marché de Bol, un matin, un fort groupe de nageuses boudouma chevauchant leurs flotteurs. Surprenant spectacle que celui des têtes oscillant parmi les vaguelettes, surmontées de calebasses et de paquets de vêtements, et se rapprochant peu à peu de la rive...

Dans le schéma que j'imagine, le cas boudouma me semble fournir le point zéro, celui où la quasi-absence de bois condamne pour ainsi dire les intéressés à l'inventivité maximum. Peut-on montrer que des raretés moins extrêmes induisent des situations moyennes, dans lesquelles le bois, sans faire complètement défaut, provoque par son manque relatif l'apparition de techniques parcimonieuses ? Il me semble possible de continuer dans ce sens, encore qu'une certaine défiance m'envahisse, je l'avoue, devant la rigueur qu'il serait tentant de communiquer à l'exposé.

Les rives du Chari et du Logone — fleuves qui alimentent le lac Tchad par le sud — ne sont nulle-

ment dépourvues de bois, encore que les besoins de N'Djamena en combustible les aient quelque peu dégarnies. De belles forêts-galeries couvrent les rives de ces cours d'eau. Il semble bien, cependant, que les arbres assez gros pour permettre la construction d'embarcations convenables soient rares. Cela était particulièrement vrai à l'époque où l'engin de pêche utilisé par les Kotoko à hauteur de Kousseri et de Goulfeï était le *zemi*, grand carrellet triangulaire exigeant comme point d'appui une puissante barcasse d'environ douze mètres de long. Th. MONOD indique que « ces grandes pirogues ne sont naturellement pas monophytes, la région ne présentant pas d'arbres susceptibles d'être utilisés de la sorte (3) ». D'où une technique originale de construction en planches cousues. Je renvoie à l'admirable livre de Th. MONOD pour la liste précise de ces planches, qui portent chacune un nom, et dont les plus importantes, qui constituent le fond de la pirogue, proviennent du Baguirmi (4).

Aujourd'hui, la technique des pirogues cousues semble tombée en désuétude, comme d'ailleurs l'emploi du *zemi*, mais elle a donné naissance, par une sorte de contagion, à des procédés de raccommodage qui, eux, concernent les monoxydes. Vu leur coût, ces dernières sont utilisées jusqu'à la limite de l'usure, et j'en ai souvent vu, sur les rives du Chari, que l'on avait rapiécées avec des morceaux de bois cousus conformément à l'ancienne technique kotoko.

Ainsi le recensement des cas où l'homme africain tire parti de l'arbre, en sélectionnant et en favorisant au besoin les espèces qu'il estime utiles, peut-il être complété par une tâche annexe : l'inventaire et la description des situations marginales qui témoignent que l'imagination créatrice ne se laisse pas tout de suite arrêter par l'absence du partenaire végétal habituel. Il existe des zones limites où l'homme a su trouver, dans une certaine mesure, d'autres secours que ceux dispensés par l'arbre. Bonne occasion de réfléchir à la souplesse des accords qui se sont construits en Afrique entre l'homme et son milieu.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.
le 29 octobre 1980.

(1) C'est la désignation de la perche que je retrouve dans mes notes. BLACHE et MITON (p. 115) donnent une graphie et une prononciation légèrement différentes : *louman*.

(2) Manioc râpé, fermenté, tamisé et déshydraté. C'est une denrée de longue conservation.

(3) MONOD, p. 317.

(4) Le bois utilisé est *Khaya senegalensis*. La rareté du matériau, la volonté délibérée de l'utiliser jusqu'au bout, apparaissent de manière frappante sur la planche XXII du livre de Th. MONOD. On y trouve la photo, prise à Kousseri, d'une « ancienne porte, faite en partie avec des morceaux d'une grande pirogue dont elle montre les trous d'assemblage ».

BIBLIOGRAPHIE

- BLACHE (J.) et MITON (F.), 1962. — Première contribution à la connaissance de la pêche dans le Bassin Hydrographique Logone-Chari-Lac Tchad, *Mémoires O.R.S.-T.O.M.*, n° 4, Paris.
- DURAND (J. R.), 1977. — Situation actuelle des pêcheries dans la région du lac Tchad, Commission du bassin du lac Tchad, Mission multidisciplinaire, N° Djaména, octobre-décembre 1977, *multigr.*
- HOWARD (C.), 1951. — *West African Explorers*, Oxford University Press, Londres.
- DE LA VARENDE (J.), 1933. — Les Cent Bateaux de La Varende, Imprimerie des Papeteries de Normandie, Caen.
- LE ROUVREUR (A.), 1962. — Sahariens et Sahéliens du Tchad, Berger-Levrault, Paris.
- MONOD (Th.), 1928. — L'industrie des pêches au Cameroun, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, Paris.